

Ces travailleurs, fluet, jolis, à c. oquer, co jnets, gagnent trois ou quatre cents louis par année. La somme est ronde, n'est-ce pas ?

Mais cela n'empêche pas que tous les jours nous les entendons dire sur la borne du chemin, dans les salon, ch z l'épiciér au vendeur de lait même : Comment voulez vous que nous payons ? nous ne gagnon, rien. Trois cents louis ; en voilà une somme !... à la fin de l'année il ne nous resté rien. Il faut que nous payons cinquante louis pour le loyer, quarante piastre pour le bois de chauffage &c &c

Mais ils n'ont rien de classer dans le bilan de ces dépenses les sôupers fins, les galas, les vieillées qui finis. ént avec le jour et tant d'autres choses.

Pauvres et ridicules employés, croyez-vous qu'on ne vous connaît pas ! Dérompez-vous, mes chers.

Quellé est donc votre besogne ? elle est donc bien harrassante pour que vous trouviez le salaire trop minime.

En hiver, ils arrivent au bureau à dix heures du matin ; le poêle ronfle tranquillement ; tout est propre ; les encriers pleins à répandre attendent leurs sangsues. Notre copiste s'assye prend la plume et écrit ; il écrit quatre heures durant..... et sa journée est faite, son salaire gagné !!

Oh ! que ses épaules sont meurtris, ses mains lacérés, ses jambes prises de courbatures !

Un autre jour en été, il n'ira pas au bureau ; ils se mêlera aux touristes américains et ira, le sigaré au bec, la badine à la main, visiter pour la centième fois la chute montmarency, les marches italiennes &c :

Et ces hommes osent dire ensuite que leurs salaire n'est pas assez élevé.

O Gérôme Paturôt du nouveau monde ! Ces messieurs vont plus loin, s'il vous plaît : ils voudraient qu'on leur crérait une pension. Sublimité du ridicule !

Qu'avez vous d'onc fait, gonjats ? Avez-vous été au feu de la bataille défendre le drapeau de la patrie ? avez-vous un bras de moins emporté par un boulet ? vos jambes se sont-elles affaiblies sur le lit bien dur de la tente du soldat ?

Non, vous avez vécu bien douillettement, comme l'oiseau de bonne maison ; votre nid était toujours bien propre et bien net. Et vous venez dire ensuite en vous campant en Robert Macaire, le lorgnon à l'œil : notre salaire est trop minime !

Entrez donc, travailleurs fluet, dans les ateliers de nos villes, chez M. Drum, par exemple. Là vous trouverez des hommes qui travaillent, convertis de sueurs, du matin au soir, là vous trouverez des bras fatigués, des jambes alourdis. Le voyez-vous là bas de vieillard qui consent le pen de force que lui a laissé sa jeunesse pour subvenir au besoin de son fils malade, travailleur comme lui.

Et bien ce vieillard quand il était jeune et robuste, on lui donnait jusqu'à dix chelins par jour, et au fur et à mesure que les forces s'en sont allées, le salaire a diminué à soixante dix ans, il gagné à peine quarante sous par jour.

Et vous ne le voyez pas ce travailleur, demander une pension ? non il la mériterait bien pourtant.

Si vous ne rougissez pas copiste, devant ces preuves de votre absurdité, claque-murez ; vous ne méritez pas qu'on pense à vous.

Nous apprenons que les oisax rouges qui juraient au nid de Cornéilles à la Canardière et dont nous avons parlé dans notre avant der nûméro. Commençaient à gazouiller, mais, que l'une des Cornéilles vient de quitter son nid et s'est envolée vers la baie St. Paul où elle doit s'abattre.

Delle. A. P. Communiqué.



Funérailles de la confédération d'après une croquis de M. Ducharme au norvau Brunswick. Ce monsieur a été le seul témoin de ces funérailles, à part les amis intimes de la défunte. Il rapporte que rien n'est plus saisissant qu'un cortège funèbre défilant dans une rue avec ces larmes, ces espérances renversées, ces casques de général convertis en bonnet d'âne &c &c : Il dit aussi que M. M. Cauchon, Cartier, Langevin, Chapais, &c. étaient dans une grande douleur.

### REVUE POLITIQUE.

Nous l'avons déjà dit, les hommes qui sont à la tête de la province aujourd'hui sont pour la plupart des égoïstes, des fourbes et des lâches. Chaque jour ils nous en donnent les preuves les plus évidentes.

Le ministre de la milice dans un de ses moments d'audace et de désintéressement pour le Bas Canada a prononcé les paroles suivantes :

« Les Canadiens français n'ont été pour le grand nombre aux écoles militaires que pour gagner quelques piastre ; ils ne connaissent rien dans le drill ; les élèves du Haut-Canada au contraire sont de vrais militaires, l'argent n'est pour rien dans leur travail. » Ah ! M. MacDonald, c'est faux, complètement faux. Rappelez-vous donc un peu ce que le Canadien français a déjà fait pour défendre ses foyers. Que l'ennemi vienne encore, et l'on verra qui du français ou de l'Anglais sera le plus prêt à arborer le drapeau de la victoire. Vous autres Haut-Canadiens vous serez bien plus disposés à demeurer derrière vos comptoirs à manger votre stake et à faire bonne chair et bonne vie, vous êtes bons pour la parade, mais vous êtes comme des fous, et le premier coup de canon enverra vos plumes au vent. Où sont ils vos jeunes gens si capables ?

Quels efforts faites vous pour la milice. Avez-vous eu comme le Bas-Canada deux mille applications pour les écoles ? Notre population est moindre que la votre et cependant l'on a deux fois plus de militaires que vous. Montrez nous des ouvrages aussi utiles et aussi intéressants sur l'art militaire que ceux qu'a publiés les Bas-Canadiens malgré vous. M. Macdonald votre orgueil et votre haine percent.

Vous rappelez-vous ces paroles d'un officier anglais "Hats a mere Canadian thing" (Bah ! c'est une affaire de Canadiens !) Vous rappelez-vous les appréciations de Lord Durham ? Et vous voulez continuer leur œuvre, marcher sur leurs piastre ! Vous vous attirerez la haine du vrai Canadien, votre nom sera traîné dans la fange, et vous demanderez humblement pardon de vos injustices, mais il sera trop tard. Dans 100 ans l'on répètera vos paroles pour prouver quelle est la haine invétéré d'un Anglais pour nous.

Traîtres faites tout ce que vous voulez, le Canadien français est chez lui ; il est fort et solidement appuyé par sa religion, sa langue et la mémoire de ses pères. Tout ce que vous pouvez faire ne servira qu'à votre ruine. Vous jeunes Canadiens français vous allez être réunis à Montréal près de ces héros du Haut-Canada. Là vous serez puissants. Soyez un si homme, si l'on vous fait des injustices si l'on oublie vos droits, rappelez-vous ce qu'il en a coûté à vos pères pour vous léguer un héritage intact, et élevez-vous fortement contre le lâche.

Que celui d'entre vous qui vous abandonnera soit traître. Quand vous aurez parlé, le cœur de chaque Canadien vous bénira, vous verrez comme ils tremblent alors ces Messieurs à l'âme dédaigneuse.

### LE BAZAR.

Cri-cri a fait une seconde visite au bazar. Sa présence a fait fureur. Il a été sur le champs, accablé de demandes de billets par les plus séduisantes créatures.

Il a fallu s'exécuter et Cri-cri en homme galant, a vidé dans leurs mains charmantes, les quinze sous que contenait son